Bernard Gressot, jardinier des métamorphoses

Autor(en): **Jaunin, Françoise**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **101 (1998)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684673

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bernard Gressot, jardinier des métamorphoses

Par Françoise Jaunin

«Si j'écrivais, dit-il, ce serait sûrement des contes de fées». Mais son langage à lui, c'est la peinture. Faut-il dire alors que Bernard Gressot peint des contes de fées? Sûrement pas à la manière des livres d'images de notre enfance, pleins de souriantes fées blondes, de sorcières grimaçantes et verruqueuses, de gnomes, d'elfes et de tout un bestiaire plus ou moins recommandable de créatures à plumes, à poils ou à écailles tantôt douces et tantôt redoutables, quand ce n'était pas les deux à la fois. Et pourtant, il insiste: «En peignant, je raconte des histoires». Mais des histoires où rien n'est jamais figuré, nommé, décrit, dépeint. Des histoires dont il invente les décors changeants et insaisissables; dont il crée les ambiances colorées, crépusculaires ou violemment éclairées comme par la lampe d'un explorateur clandestin; dont il empêche les formes de jamais s'arrêter pour prendre un visage définitif, et qu'il invite au contraire aux errances et aux flottements de perpétuelles métamorphoses; dont il chahute les espaces en les imbriquant et les télescopant dans des perspectives infinies et des vertiges abyssaux ou interstellaires. Mais d'acteurs ou de figurants, point. C'est au spectateur de peupler, au gré de ses fantasmes, ce théâtre des profondeurs sorti de l'imaginaire du peintre pour aller à la rencontre du nôtre.

Les contes de fées, se souvient-il, c'est la source vive à laquelle, enfant rêveur, Bernard au pays des merveilles, il allait étancher cette soif d'enchantement et de surnaturel qui l'a toujours habité. Adulte, il n'a pas oublié le sésame qui y donne accès. Il continue, le pinceau et plus encore l'éponge et les tubes de couleurs à la main, d'en arpenter les territoires étranges et familiers. Tourmenté et secret, il en a fait son refuge et son royaume, son île secrète, sa planète magique, son réservoir de merveilleux et son berceau des origines à partir duquel, inlassablement, il cherche à relier le dedans avec le dehors, le monde d'en bas avec celui d'en haut, et les vertiges microscopiques avec les ivresses cosmiques.

Autant que du conteur sans paroles ni figures, il y a en lui du jardinier en chambre. Sinon qu'au lieu de gratter le sol, il scrute et fouille ses couleurs et matières pour aller voir ce qui germe et bourgeonne par-dessous. Et qu'au lieu d'arroser des plates-bandes, il noie sa page d'un bain de couleur pour y faire pousser les plus fluides efflorescences. Avec ses allées trop bien ratissées et ses géométries bien balisées, le jardin à la

française n'est pas son affaire. Il aime plutôt jouer à l'apprenti sorcier, semant à la volée pour voir comment ça pousse, laissant croître en liberté les herbes folles et les plantes vénéneuses, avançant à tâtons sur des terres en friche et s'égarant avec délices dans des labyrinthes buissonnants. Tantôt il part en exploration dans des jardins minéraux où frissonnent les plissements et glissements géologiques, cueillant des fossiles en bouquets, s'enfonçant dans des cavernes ténébreuses, traversant les colonnades de stalagmites hérissées ou les voiles et draperies de stalactites en rideau. Tantôt il plonge en apnée pour aller se perdre dans des jardins sous-marins où les fleurs carnivores et autres animalcules tentaculaires ondulent mollement parmi les épaves englouties. Horticulteur du ciel, il emprunte aussi les chemins intergalactiques où il herborise, hybride, bouture et repique une curieuse végétation de science-fiction aux fleurs d'astéroïdes luminescentes, de comètes chevelues et de soucoupes volantes. Ailleurs, paysagiste des jardins intérieurs, il ourle des étangs moléculaires de brassées de fougères capillaires, ou fouille les brindilles pour écarter les pétales de quelque fleur de chair. Nommer ces espèces? les inventorier? les cultiver en pots? Impossible. Cette végétation-là est fragile, capricieuse, aléatoire. Soudain elle fleurit au bout du pinceau, mais parfois tous les arrosages et toutes les sollicitations du monde n'y peuvent rien, elle refuse d'éclore. Sa floraison n'a lieu qu'en état de métamorphose, prête à chaque instant à disparaître ou à devenir autre.

Est-ce par ce qu'il était jardinier du dimanche, obligé de vaquer toute la semaine aux travaux publicitaires qui nourrissaient sa famille, que Bernard Gressot craignait comme la peste toute intrusion de l'intellect dans sa peinture? Pour avoir accès à ses mondes intérieurs, les laisser monter à la surface de sa feuille de papier et se révéler à la faveur de ses «cuisines» secrètes d'atelier, il voulait rester en état de réceptivité instinctive et intuitive. Se mettre sur écoute intérieure ou cosmique, se brancher sur les vibrations de l'invisible, faire de la page le réceptacle de visions et de projections quasi «rorschachiennes» exigeaient l'abandon de toute intervention de la raison. Pour lui en tous cas, la découverte de ces jardins des métamorphoses était à ce prix. Elle lui a parfois ouvert les vannes du subconscient. Elle ne l'a pas toujours empêché de céder à la séduction des effets de matières et des «accidents» heureux. Entre hasard et virtuosité, elle l'a souvent entraîné dans des féeries de science-fiction.

Le pinceau lui-même est un outil trop dirigiste. L'éponge et les tubes de couleurs: voilà les seuls accessoires qu'il emporte avec lui dans ses explorations lointaines. Les tubes qui vomissent leur couleur à même la page en y laissant au passage quelques balafres nerveuses, et l'éponge qui baigne le papier, «tire» les fonds, absorbe le trop-plein, nimbe d'un halo les géographies mystérieuses et les canyons étranges qui se forment et se ravinent dans les arrachements du sec et du mouillé ou d'une cou-

leur avec l'autre. Pour voyager loin, il faut voyager léger et rapide. Pas d'huile, elle est trop épaisse, trop couvrante et trop lente à sécher. Mais la gouache, qui permet de travailler vite, de cueillir au passage les sollicitations du hasard, et surtout d'intégrer l'eau, l'élément premier, le liquide amniotique qui garde les formes en suspension, en mouvement, en perpétuelle gestation. La peinture de Bernard Gressot est marquée au signe de l'eau.

La soixantaine tout juste entamée, Bernard Gressot est peintre à plein temps. Le chemin a été long. Il ne le regrette pas. Il reconnaît qu'il n'était pas prêt à vivre toute une vie de difficultés et de marginalité pour la peinture. Même quand, assoiffé de peinture qui l'aide à surmonter ses révoltes et ses inquiétudes d'adolescent, il entre à l'école des arts décoratifs de Genève, il envisage plutôt une profession dans le graphisme. Mais très vite il y étouffe, s'y sent pris dans un carcan qui ne lui correspond en rien. Tournant alors le dos à la chose artistique, il accomplit sans grand plaisir des études universitaires et s'en va mettre son savoir commercial tout neuf en pratique à Paris. Ses pinceaux sont rangés, le chapitre semble clos. Ce n'est qu'à son retour au pays, cinq ans plus tard, que le besoin de peindre le reprend dans les marges de sa vie de responsable d'une régie d'annonces. Il ne le quittera plus. Il lui a fait retrouver l'accès à l'univers du rêve et de l'irréel. Il est désormais son oxygène intérieur.

La première période, de 1970 à 1985, est dominée par le signe. Signe en liberté qui est à la fois écriture sans alphabet, danse de la main, sismographe des états d'âme. Il apparaît parfois comme un idéogramme isolé, mais plus souvent dans le fourmillement d'une page d'écriture. A travers lui, laboratoire du geste et du symbole, le peintre quasi autodidacte s'essaie à diverses techniques et langages. Poètes du signe et funambules du rêve, Klee et Miro sont ses maîtres-calligraphes préférés.

La deuxième période, 1985 à 1997, est celle des explorations ésotériques et fantasmatiques et des jeux de matières passionnément éprises de transparences et d'effets de coulures, lavages et arrachements. Formidable brasseur de visions et de fantasmagories, Bosch en est la grande référence, même si le surnaturel de Gressot est stylistiquement plus proche des images géologiques ou intersidérales du fantastique du cinéma et de la bande dessinée que de l'univers grinçant et grouillant du maître flamand.

La troisième période commence au début 1998, au moment où Gressot largue les amarres de la vie professionnelle pour consacrer tout son temps à la peinture. Mélange d'euphorie et de tourment. Euphorie de s'immerger complètement dans l'aventure artistique. Et tourment né de la conscience d'un virage à prendre, pour ne pas répéter ce qui a déjà été fait et éviter de se reposer sur un acquis technique. Cette nouvelle phase

s'amorce sous le signe d'une synthèse entre la recherche du signe et l'exploration des paysages intérieurs.

Le signe est donc de retour, mais à travers des gestes à la fois plus amples et plus construits. Il entend désormais poser plus consciemment les grandes questions de l'humain: le mystère de la vie, de la mort, de l'au-delà, de la quête spirituelle, des profondeurs de l'inconscient. L'attitude est plus réfléchie, la démarche (l'artiste ose maintenant l'affronter) plus intellectualisée. Rien de dur ni de sec pour autant, pas d'angles aigus ni d'arêtes, mais des formes fluides, biomorphiques, matricielles qui semblent s'auto-engendrer les unes les autres. Une vie en gestation, sous-marine ou intra-utérine, une genèse pleine de promesses. Sans rien de précis, de tranchant, ni de définitif. «Je veux rester dans l'indéterminé, pour ne pas perdre la magie et l'étrangeté, et garder ouverts tous les possibles». Après le fourmillement des signes, les grouillements moléculaires, les foisonnements géologiques et interstellaires, est venu le besoin du dépouillement et de la simplicité. L'idéal métaphysique étant, sans perdre le sens du mystère de la vie et du monde, d'atteindre au presque rien qui dit tout.

Françoise Jaunin (Bussigny), est critique d'art.

BERNARD GRESSOT

Bernard Gressot, né le 6 avril 1935 à Porrentruy, s'installe à Lausanne en 1970.

Atelier: Avenue Sévelin 32, 1004 Lausanne.

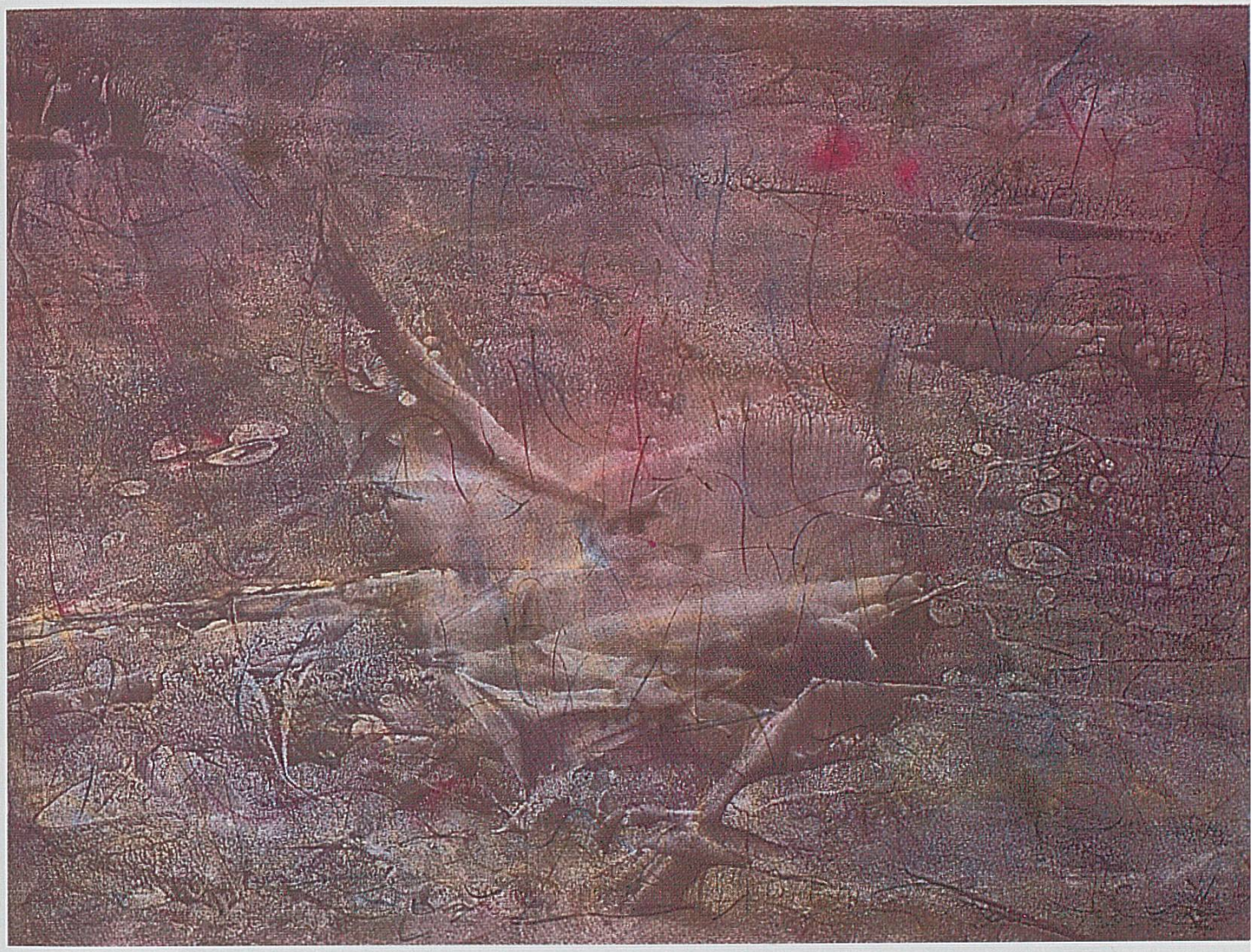
EXPOSITIONS

1973, 1978, 1983, 1995	Galerie du Manoir, La Chaux-de-Fonds
1976, 1979, 1986	Galerie UNIP-Art Contemporain, Lausanne
1978	Galerie du Pré-Carré, Porrentruy
	Galerie Now, Genève
1983	Château de Môtiers (NE)
1985	Galerie de la Pagode, Zyma SA, Nyon
1988	Galerie du Vieux-Chêne, Genève
1989	Galerie Morin-Miller, New York
1989	Centre de Loisirs des Franches-Montagnes, Saignelégier
1990, 1992	Galerie Black, Lausanne
1990	Galerie Video Art Genevenzis, Carouge-Genève
	SHZ Kunstaktion, Miller's Studio, Zurich
	Galerie Palette, Zurich
1994	Galerie l'Eplattenier, Lausanne
1997	Exposition des peintures de la Galerie l'Eplattenier, Lausanne et participation à Europart.
1998	Galerie Paul Bovée, Delémont
1986	Vie, Art, Cité - Lausanne - publie le livre *B. Gressot - LANGAGES - écriture, peinture, sculpture*

Couchée sur les brindilles
du feu de mer
rougeâtre
elle poursuit
son rêve incandescent
Le sang du meurtre
étouffe la crécelle

Julien Dunilac

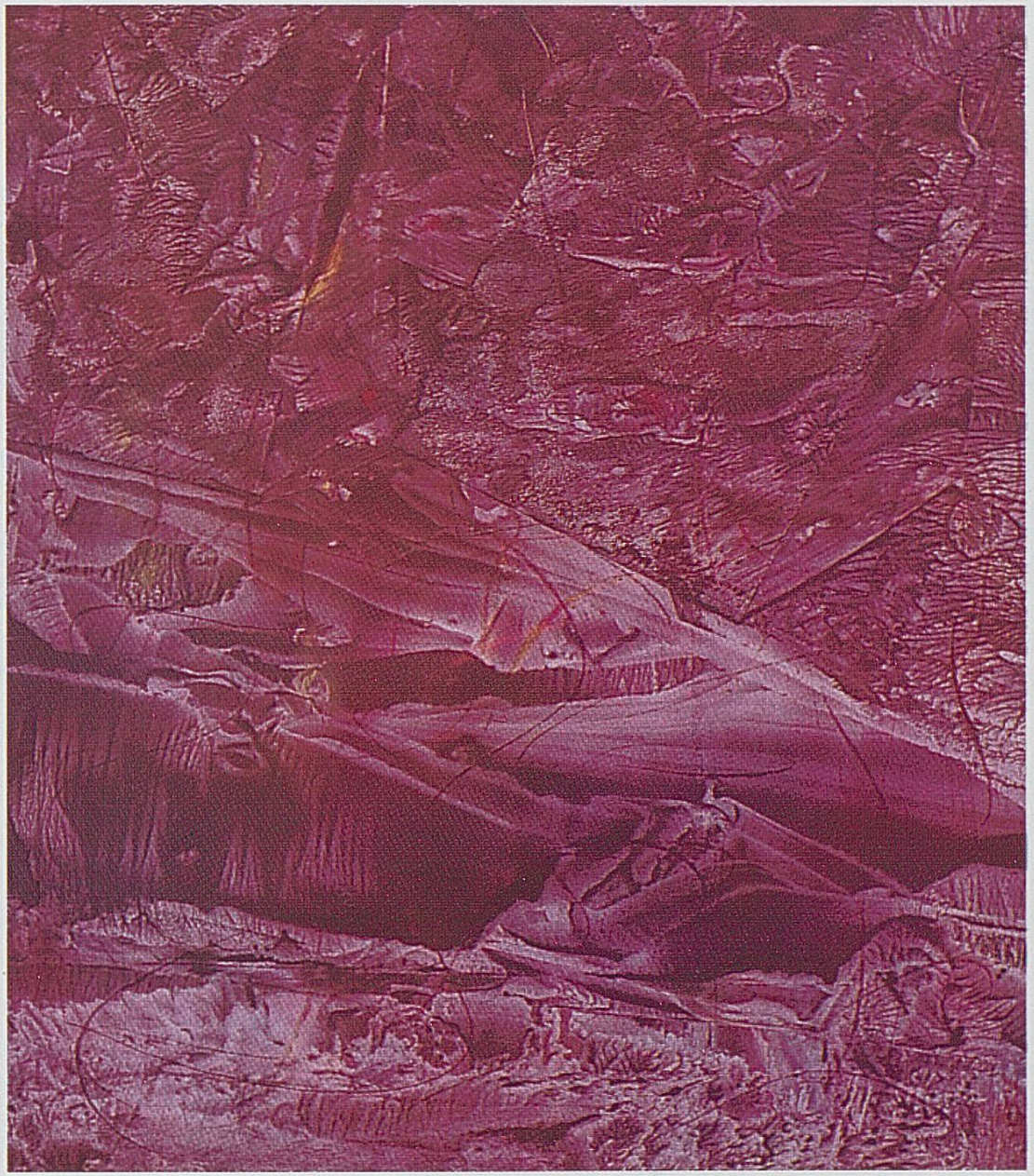
1991
100 x 75 cm



Epave
mais au réseau
de nos artères
tant de nœuds
à son image

Julien Dunilac

1993
50 x 57 cm

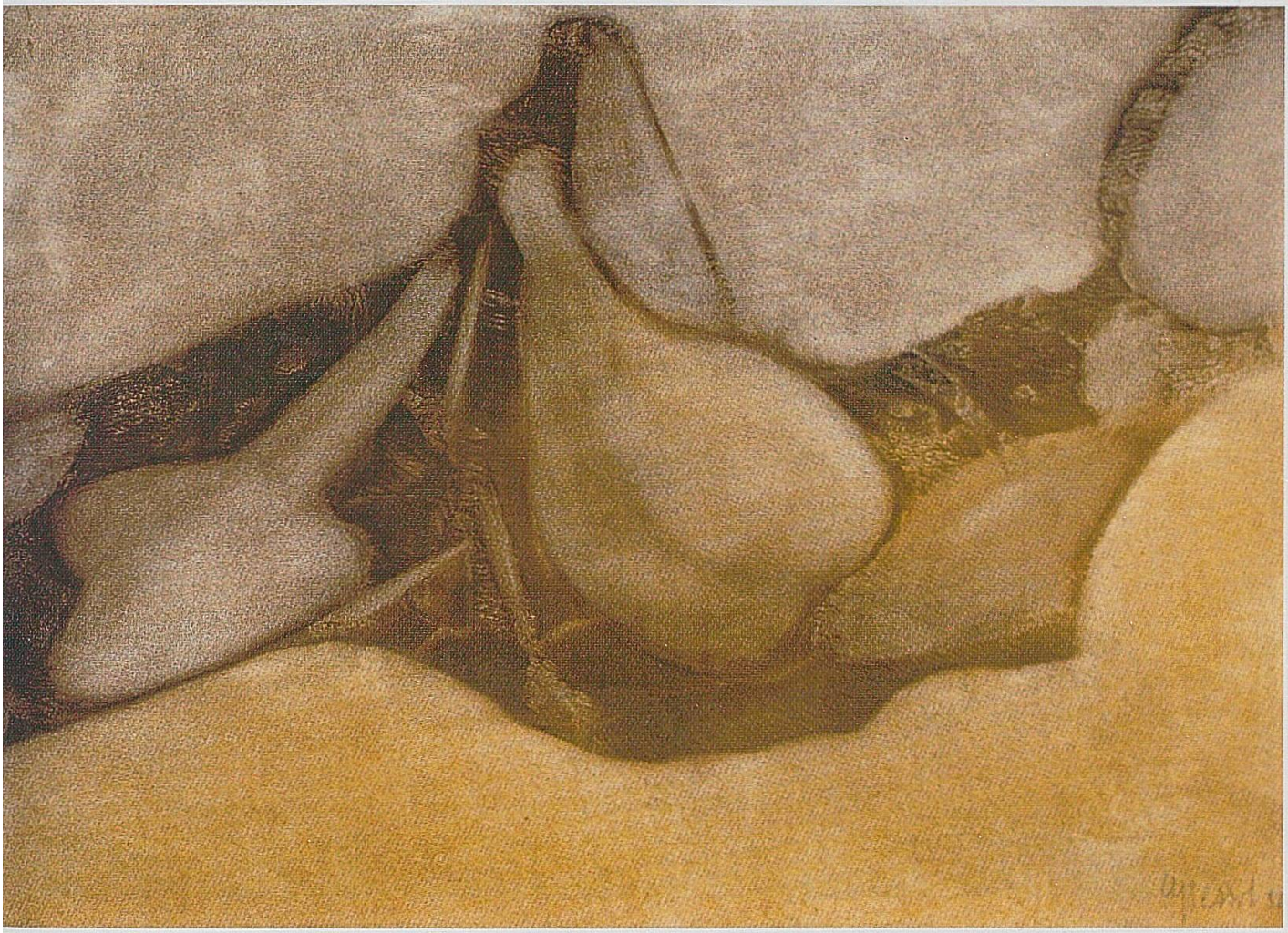


Des fruits mûriront lentement
dans le ventre de la terre
avant de t'offrir la plénitude cachée
de leur jaillissement.

Des fruits mûriront lentement
à ta rencontre.

Jean-Claude Gressot

1997
50 x 36 cm



Sa première danse d'amour
a jeté l'océan primordial
sur le rivage des terres,
entraînant dans son ivresse
un tourbillon de germes
aussitôt fécondés
par l'urgence de leur désir.

Jean-Claude Gressot

1997
72 x 50 cm

Ils suivent un chemin,
sans savoir où il mène,
sans même se le demander.

Ils suivront ce chemin,
l'un derrière l'autre
aussi longtemps qu'ils le pourront.

Un jour, ils tomberont,
l'un après l'autre, sans savoir pourquoi
et sans laisser de trace
dans ce qui fut le désert de leur vie.

Jean-Claude Gressot

1997
25 x 18 cm